

Parlez-moi de vos bananes...

Dès sa première année d'opération le Centre a mis sur pied un programme de bourses destinées à développer les ressources humaines affectées au développement international.

Le Centre espérait ainsi permettre à certains canadiens et à certains nationaux des pays du Tiers-Monde de profiter des fonds du CRDI pour s'engager dans des travaux personnels particulièrement reliés aux questions propres à ces pays. Le CRDI voulait aider les pays du Tiers-Monde à se développer selon leurs propres capacités et selon leurs propres objectifs; il peut être intéressant de regarder d'un peu plus près les travaux d'un boursier du CRDI.

M. Paul Perrault est un jeune québécois inscrit au doctorat en économique à Stanford University. Il a été choisi comme boursier en avril 1972 et a commencé son travail sur le terrain au début de 1973. Sa thèse en micro-économique porte sur une étude de cas de commerce de bananes dans le Bassin du Congo. En plus de faire une revue de la littérature sur le sujet, M. Perrault a utilisé des données officielles sur ce commerce et a cueilli des informations sur le commerce des bananes dans les marchés de Kisangani au Zaïre. Cette cueillette s'est échelonnée sur une pleine année durant laquelle M. Perrault a pris contact avec la réalité zaïroise.

Nous vous présentons ici quelques réflexions sur le travail de ce boursier. Dans nos bureaux d'Ottawa, où les rapports d'étapes nous parviennent régulièrement, il est difficile de ne pas commenter ces travaux!

Ainsi, que penser de l'économique, discipline de M. Perrault. C'est dans le monde occidental contemporain que cette science s'est développée au point où elle occupe chez nous le rôle prépondérant parmi les instruments de la politique. Aussi, c'est toujours avec une certaine appréhension qu'on voit apparaître un projet de cette nature pour les pays du Tiers-Monde. Or dès le début, M. Perrault a su présenter sa recherche comme centrée sur un problème des pays sous-développés et nécessitant un contact réel avec la situation quotidienne des personnes impliquées dans ce commerce des bananes du petit producteur jusqu'au petit consommateur des quelques unités vendues dans les marchés de Kisangani. Son étude ne pouvait pas se satisfaire des données d'un bureau de statistiques; elle devait comporter une cueillette sur le terrain grâce à une petite équipe d'interviewers qu'il devait rencontrer fréquemment. Sa thèse comportait ainsi une dimension concrète, qui nous est même apparue comme peu commune dans les études de ce genre.

Qu'est-ce qu'un économiste encore tout plein des brillantes théories de ses professeurs rencontre sur sa route? Et quel profit peut-il retirer du temps énorme qu'il perd à cueillir ses données? Oublions les tracasseries administratives, difficiles à accepter mais tellement faciles à expliquer lorsqu'on en est loin. Soulignons quand même que manquer d'essence le dimanche à cause de la crise du pétrole peut être embarrassant sur une autoroute des É.-U. mais attendre plusieurs jours à Butare, Rwanda, avant de pouvoir s'aventurer sur les pistes africaines pour ramener sa voiture à Kisangani prend une importance un peu différente, sans

compter qu'on peut avoir autant de difficulté à s'approvisionner en cours de route.

Pour M. Perrault le commerce des bananes voudra toujours dire ces haltes dans des villages où les enfants malades servent un peu de monnaie d'échange pour les informations recueillies: "On vous parlera de nos bananes si vous apportez des médicaments pour notre enfant malade!" Il y aura aussi pour toujours ces femmes conduisant leur camion, recueillant leur cargaison auprès des fermiers et vendant à ces autres marchandes en détail un régime de bananes ou moins, ce qui apparaîtra sur l'étal de la marchande de Kisangani.

Cette longue série d'échanges entre femmes seulement, est difficilement digérable par la théorie économique qui ne s'attarde pas à considérer le sexe des intermédiaires d'un processus de commercialisation. Il reste au moins un économiste qui ne pourra plus oublier qu'il a vu fonctionner une mise en marché où fort peu d'hommes apparaissent. M. Perrault a ajouté à son enquête économique une série d'observations anthropologiques et sociologiques qui lui montraient la complexité de la réalité quotidienne et nous osons croire qu'il a perçu la précarité, le niveau d'abstraction des données économiques. Les chiffres pour lui ne seront jamais plus qu'un pauvre succédané d'un vécu presque incommunicable, puisqu'ils ne pourront plus être dépouillés des difficultés à les obtenir. Les réticences nombreuses des paysans à fournir des informations nous suggèrent les réflexions suivantes: cette production, ce commerce de bananes fait partie de la vie de tous les jours des gens qui s'y adonnent; pourquoi alors un étranger viendrait-il y fureter? Une réaction très naturelle de pudeur incite ces gens à se montrer très réticents à l'étalage de leur propre vie; ils tiennent à sauver leur petite autonomie, à rester maîtres de leurs propres oeuvres, de leur propre production; la dire à un étranger, c'est la partager, la perdre. Il n'est pas alors facile d'obtenir ces données toutes personnalisées et le chercheur a parfois l'impression qu'il doit trancher dans le vif pour les obtenir. Une telle donnée ne peut pas n'être qu'un chiffre dans une quelconque mémoire d'un ordinateur aux mains d'un abstracteur de théorie économique.

Enfin nous nous faisons la remarque que même si les données chiffrées recueillies par M. Perrault serviront longtemps, qu'elles seront utilisées par de nombreux autres chercheurs qui n'y verront que les chiffres, M. Perrault sait et pour toujours qu'il faudra ajouter une dimension humaine aux théories économiques pour qu'elles puissent rendre compte de la réalité de la vie, même économique, des gens de la région de Kisangani.

Ainsi, quel que soit le résultat de M. Perrault à sa soutenance de thèse à Stanford, nous croyons pouvoir dire que nous lui avons permis d'ajouter à son développement personnel ce contact irremplaçable avec la réalité concrète dont les chiffres ne sont qu'une bien partielle image.

PIERRE-Y. PARADIS